

Aumônier à l'hôpital

par «choisir»

Luc Ruedin s'a rejoint il y a un an le service d'aumônerie au Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV), à Lausanne. Un service dont le rôle a bien changé depuis le siècle dernier, comme le relève dans la vidéo tournée par choisir le responsable du service François Rouiller. À voir sur www.choisir.ch.

Ils sont une vingtaine, laïques et religieux, à œuvrer au sein du service d'aumônerie proposé au CHUV. On les appelle plus volontiers *accompagnateurs spirituels* que *aumôniers*, ce qui reflète mieux la réalité de leurs interventions. Leur rôle n'est plus uniquement, comme dans les années 70, de prêcher et de donner l'extrême onction. Aujourd'hui, leur action est centrée sur les besoins de la personne. Ils proposent aux malades une écoute attentive et bienveillante, un temps d'échange, pour permettre de nommer leurs croyances et leurs appréhensions.

Au CHUV, les accompagnateurs spirituels sont considérés comme des soignants, au même titre que les infirmier(ère)s et autres intervenants. Pour l'institution vaudoise, il est important en effet de tenir compte de la dimension spirituelle des malades. «On n'agit pas

ici au nom des Églises, pour transmettre une parole, mais au nom du patient, pour prendre en compte ses besoins», souligne François Rouiller. « De nombreuses personnes ne se sentent plus rattachées à une communauté institutionnelle traditionnelle. » Ce qui ne signifie pas qu'elles n'ont aucun besoin spirituel, notamment lors de leur hospitalisation.

Bien évidemment, la religion n'est pas mise à l'écart, et l'aumônerie est prête à répondre aux demandes particulières de chrétiens, musulmans, juifs ou bouddhistes notamment. À l'image de Luc Ruedin, prêtre jésuite, qui intervient auprès des baptisés qui le demandent, mais pas seulement. Son rôle d'accompagnateur spirituel, il le propose à tous sans distinction de religion. La spiritualité ignacienne, il la considère comme un plus, une boîte à outils qui l'aide dans sa mission.



Un supplément de la revue *choisir*
janvier - février - mars 2018
n° 686

Conception et élaboration :

Rédaction de *choisir*
18 rue Jacques-Dalphin
1227 Carouge - Suisse
☎ +41 22 827 46 75
redaction@choisir.ch www.choisir.ch

Fondation Jésuites international
Hirschengraben 74
8001 Zurich
☎ +41 44 266 21 30
www.jesuiten-weltweit.ch

Exilés et bénévoles à Calais

par Julien Lambert

Calais, été 2017 : des centaines de migrants dorment dans la rue, soutenus par de nombreux bénévoles souvent aussi jeunes qu'eux. Julien Lambert, un jésuite genevois, a été durant trois semaines parmi eux. Il partage son expérience et son questionnement.

Depuis la suppression du bidonville en octobre 2016, le millier de migrants échoués ici cycliquement s'est vu refuser l'assistance de l'État, couper l'accès public à l'eau potable et empêcher l'installation d'abris précaires. Suite à la publication d'un rapport d'*Human Rights Watch*, la police a cessé de disperser les distributions de nourriture et d'eau, mais le gaz lacrymogène est quotidiennement utilisé pour réveiller les migrants et les faire fuir. « Ils veulent les épuiser nerveusement », entend-on souvent. Le caractère inhumain autant que vain de cette dynamique rend bien compte de la tonalité asphyxiée que prend la situation migratoire en Europe.

Utopia 56 est le nom d'une des associations présentes à Calais depuis le début du bidonville, dit la jungle. L'été, elle y rayonne jour et nuit avec des camionnettes chargées de nourriture et de vêtements en provenance d'un grand hangar industriel, réaffecté en dépôt de dons et en cuisine. Cinq associations et une cinquantaine de bénévoles y tournent. Chaque jour, de nouveaux « utopistes » y arrivent des quatre coins de l'Europe, pour quelques jours à quelques mois de bénévolat pris sur un temps de vacances ou de reconversion professionnelle. Ils sont souvent très jeunes et sans expérience de travail humanitaire. Ils peuvent donc être parfois déçus de passer le plus clair de leur temps à gratter d'énormes casseroles de riz brûlé, à gérer des stocks d'habits labyrinthiques... Mais au final, le dé-

sir d'occuper son été avec une activité qui a du sens prime sur celui de voir une réalité extrême.

Après quelques jours à apporter lentilles au curry, vestes imperméables et grosse batterie électrique pour recharger les téléphones, par pluie et par vents, on perçoit que la misère la plus pesante pour les exilés est peut-être celle de mener une existence cyclique. Le désœuvrement, la perte de repères (temporels notamment) durant les années de fuite à pied, puis dans les tristes camps de requérants, se retrouvent à la puissance dix à Calais. Or la vie du bénévole lambda épouse étonnamment ce non-rythme aliénant, ouvrant ainsi sur une solidarité imprévue. Casseroles remplies, vidées, nettoyées et aussitôt rereplies; journées rythmées par les mêmes tâches et distributions...

Au camping des bénévoles, on se retrouve dans des bungalows à dix. Cette absence de vie privée aide à mieux comprendre le sentiment des exilés qui se sentent en permanence, avec leurs compagnons de sort, « un parmi d'autres » aux yeux des Européens rencontrés. Des bagarres soudaines dégénèrent en représailles où l'on s'identifie à ceux de son ethnie; puis des représentants se retrouvent avec un traducteur pour une espèce de pow-wow et l'on voit Afghans et Africains participer ensemble à des jeux de société à l'accueil de jour du Secours catholique. Ces revirements aussi imprévisibles que la météo calaisienne choquent les bénévoles comme les migrants. Finalement, faire soi-même l'expérience de la vie cyclique et du relativisme existentiel planant est le meilleur moyen de comprendre, face à la tentation d'une énième bière de retour au camping, qu'il n'est pas évident dans ces

conditions de décharger sainement toutes les tensions avant de s'endormir...

Une telle convergence de cœurs idéalistes et de rêves d'exilés interpelle. Bien des migrants épuisent leur santé physique et mentale à guetter les camions en partance vers l'Angleterre. Comment tiennent-ils ? Beaucoup ont déjà vécu en Allemagne et en Italie, mais préfèrent travailler clandestinement au Royaume-Uni plutôt que de s'inscrire dans des marchés de l'emploi bouchés. D'ailleurs, bien des jeunes bénévoles européens sont aussi prêts à quitter leur pays pour chercher un lieu plus propice à l'emploi... L'espoir des migrants ne sera-t-il pas néanmoins toujours reporté plus loin ? Il n'est pas de bénévole qui, recueillant les confidences d'exilés, ne se soit posé ces questions dérangeantes.

Bien loin d'é luder la complexité de la situation, la logique des associatifs est prioritairement d'affirmer en actes le respect de la dignité des migrants. Plus qu'une aide matérielle, c'est un signe d'amitié et d'accueil inconditionnel que les bénévoles communiquent aux exilés. C'est aussi une position politique et spirituelle que de ne pas s'autoriser à prendre position à propos du choix de vie d'une personne. Cependant, selon certains, aider les migrants à réfléchir sur les en-

jeux et les perspectives à long terme de leur exil serait souhaitable. De l'autre côté du miroir, face à la détresse et au sentiment d'urgence permanente qu'elle engendre, le risque existe bel et bien pour les associations de faire de l'activisme au détriment d'une réflexion critique sur les ressorts de leur engagement.

Finalement, il faut faire l'expérience du bénévolat à Calais pour voir en face ce que subissent les victimes du désordre économique et géopolitique mondial, mais aussi pour pressentir l'esprit qui souffle parmi les jeunes aujourd'hui. Connectés en permanence, réfugiés et bénévoles utilisent les mêmes réseaux sociaux pour organiser leur exil... ou leur bénévolat. Dans l'éclatement des cultures plurielles, ils appartiennent à la même génération et partagent le même idéal d'un monde sans frontières... au risque de ne longtempers trouver pied dans aucun lieu. Usés par le consumérisme outrancier, ils redécouvrent des formes de vie sociale qui remettent au centre de l'existence le partage, la gratuité, le soin du vivre-ensemble.

Réfugiés autour d'un camion de distribution d'eau dans la dite jungle
© Nastassia Kantorowicz Torres



De Genève à l'Afghanistan, le JWL

par Elisabeth Kalman Sarkis et Alessandra Carminati

Comment venir en aide le mieux possible à des personnes vivant dans des régions en conflit ou en marge de la société? Pour le Jesuit Worldwide Learning (JWL), c'est sans aucun doute par l'éducation. Cette initiative de la Compagnie de Jésus, en partenariat avec des universités et des organisations internationales, offre des cours en ligne de niveau universitaire à près de 3000 étudiants à travers le monde, notamment à des réfugiés et à d'autres personnes marginalisées.

Fort de son succès depuis son lancement en 2010, le JWL souhaite étendre la portée de son offre à 15 000 étudiants d'ici 2020.

Le 9 novembre dernier, son président, Christian Rutishauser, provincial des jésuites suisses, a officiellement inauguré son nouveau siège à Genève, en présence du président exécutif, le jésuite allemand Peter Balleis, ainsi que d'une vingtaine d'invités. Conférencier, Orville DeSilva sj, directeur du JWL Afghanistan, a décrit le travail effectué par son association, principalement auprès de la minorité Hazaras et des femmes. Pour illustrer les retombées concrètes que peut induire l'offre du JWL, il a relaté l'histoire de Sohila, une jeune étudiante.

À l'âge de six ans, suite à un massacre perpétré par les Talibans lors duquel son père et son oncle ont péri, Sohila a été contrainte de quitter son village natal de la province de Bamyán. Elle a trouvé refuge dans un orphelinat au Pakistan. Huit ans plus tard, après la chute des Talibans, l'adolescente est retournée dans sa province, a terminé sa scolarité et est devenue enseignante. Mais elle ne s'est pas arrêtée là. Elle a rejoint le *English Language Program*, puis le *Diploma Program* du JWL à Bamyán. Parallèlement à ses études, elle enseigne aujourd'hui l'anglais à des jeunes du voisinage. Car pour Sohila, ces études avec le JWL constituent le plus important changement dans sa vie. Elle souhaite, à son tour, s'engager à transformer le monde.

Cette histoire, comme celles de tant d'étudiants du JWL, est certes dure mais aussi porteuse d'espoir. Le JWL offre un espace d'étude sûr et permet des échanges culturels entre étudiants qui ouvrent leur esprit à la différence. Comme l'a dit le Père DeSilva: «Ce qui peut nous amener la paix et la stabilité, c'est d'investir dans l'éducation et non pas dans les armes.»

Dons pour JWL à Fondation Jésuites international - CCP : 89-222200-9

Afghanistan, le Père DeSilva et les étudiants du JWL © JWL

